

REGARDS

Etude annuelle 2014
La Shoah, génocide exemplaire
Par Joël Kotek

Revue Regards

Centre Communautaire Laïc Juif David Susskind

Rue de l'Hôtel des Monnaies 52 - 1060 Bruxelles

☎ 02/543 02 81 - 02/543 02 82 📠 02/537 55 65

regards@cclj.be - www.cclj.be/regards

Table des matières

I. Introduction.....	1
II. La Shoah comme génocide.....	3
1. Le génocide et ses particularités	3
2. Comparaison avec les crimes soviétiques	7
3. La question du rachat	8
III. La Shoah comme génocide sans précédent.....	10
1. Au cœur du mystère : l'antisémitisme.....	10
2. Un génocide purement idéologique	12
3. Génocide irrationnel et gratuit vs génocide pragmatique et rétributif	15
IV. Conclusion.....	18
V. Bibliographie	19

I. Introduction¹

Si l'on en croit le sociologue américain, Rudolph J. Rummel, les multiples conflits mondiaux auraient causé, entre 1900 et 1967, la mort de quelque 169 millions de civils et de prisonniers de guerre (POW). Dans cet ordre d'idée là, la Shoah apparaîtrait presque comme dérisoire pour n'être qu'un événement parmi d'autres du *terrible 20^e siècle*. Or, manifestement, tout témoigne du contraire, d'abord, parce que, s'agissant de la Seconde Guerre mondiale, le sort subi par les Juifs ne se compare à aucun autre groupe cible (il suffit de songer aux crimes et persécutions à l'encontre des Slaves, des noirs, des communistes, des homosexuels et même des Tsiganes), ensuite, parce que par rapport aux autres génocides du siècle, le destin des Juifs apparaît tout aussi singulier. Au-delà de l'évidente « communauté de destin » qui unit les quatre peuples victimes de génocide (herero², arménien, juif et tutsi), la Shoah constitue un événement « sans précédent », 'sans précédent' et non 'unique', au sens où :

- 1) tout événement historique est par définition unique.
- 2) l'usage de l'adjectif 'unique' pourrait donner à croire que la Shoah serait un événement tellement singulier qu'il ne pourrait se répéter. Or, tout ce qui est humain peut se répéter et s'est d'ailleurs répété (on songe au Rwanda), certes, pas exactement de la même manière, mais de manière très proche et similaire.
- 3) le concept d'unicité pourrait encore induire l'idée d'une sorte d'événement a-historique, voire même de l'ordre du divin. C'est la position de certains courants ultra-orthodoxes juifs et fondamentalistes chrétiens qui voit dans la Shoah un signe tantôt de châtement, tantôt de rédemption divine. L'usage controversé du concept d'*holocauste* participe, qu'on le veuille ou non, de cette idée.

Il ne saurait être question de sacrifier la Shoah, de chercher à la situer, en quelque sorte, en dehors de l'histoire. Le processus de destruction des Juifs se doit, au contraire, d'être doublement contextualisé, verticalement et horizontalement :

- 1) Par verticalité, j'entends dans la profondeur historique, c'est-à-dire en convoquant la longue durée, celle des difficiles relations judéo-chrétiennes à l'échelle européenne et pas seulement allemande. A la place spécifique et abaissée des Juifs dans la Cité chrétienne répondent les spécificités de l'ethos nationaliste allemand : son rapport racialisé (*völkisch*) à la nation qui ne laisse aucune place au désir d'intégration des israélites, sa quête désespérée et aboutie d'un bouc émissaire au lendemain de la défaite de 1918, etc.

¹ Cet article doit beaucoup à trois de mes maîtres Georges Bensoussan, Yves Ternon et feu Maxime Steinberg. Il me faut aussi tout particulièrement remercier Gilles Karmasyn pour son site internet *Pratique de l'histoire et dévoiements négationnistes* 'Phdn.org'. C'est une base de travail incontournable.

² Rares sont ceux qui connaissent aujourd'hui l'existence des Hereros et des Nama, leur histoire et destin. Et pourtant, c'est à ces deux petites tribus qui vivaient dans les limites de la colonie allemande du Sud-ouest africain, l'actuelle Namibie, qu'a échu le peu enviable privilège de subir, en 1904, le premier génocide du XX^e siècle, onze ans avant celui des Arméniens et d'inaugurer, ensuite, le travail forcé dans des camps de concentration (1905). C'est bien la majorité des Herero (80%) et des Nama (50%) qui disparut en l'espace de sept ans. Estimés à 80.000 en 1904, les Herero ne sont plus que 15.000 en 1911; les Nama sont passés quant à eux de 20.000 à 10.000 personnes. Par nombre de ses caractéristiques, ce génocide austral annonce la Shoah. C'est là, notamment, que des hommes de sciences sont mis à contribution pour fournir une base « objective » aux crimes du pouvoir colonisateur. Deux des maîtres de Josef Mengele, l'ange de la mort d'Auschwitz, Theodor Mollison (1874-1952) et Eugen Fischer (1874-1952), y effectuent des recherches, le premier en 1904, l'année même du génocide herero, le second en 1908. Les idées de Fischer ne passeront pas inaperçues. En 1923, emprisonné à la Forteresse de Landsberg, Hitler s'en inspirera dans son *Mein Kampf*. En 1927, Eugen Fischer est nommé à la direction du nouvel Institut d'« Anthropologie, théorie de l'hérédité humaine et eugénisme » de Berlin-Dalhem ; en juillet 1933, il est élu recteur de l'université de Berlin.

2) Par horizontalité, j'entends la mise en perspective de la Shoah dans le cadre général des violences extrêmes. Le judéocide se doit d'être comparé à d'autres violences similaires, ou supposées similaires... durant, avant et après la Seconde Guerre mondiale.

Si l'on accepte l'historicité de la Shoah, celle-ci ne peut dès lors qu'être rapprochée à d'autres événements de nature similaire, non sans rappeler, à toutes fins utiles, que comparaison n'est pas forcément raison : on compare aussi pour mieux différencier.

Dans cet article, j'essayerai de démontrer en quoi l'idée de singularité de la Shoah n'est ni un préalable d'analyse, ni le symptôme d'une quelconque volonté de hiérarchisation des souffrances, mais juste le point d'arrivée d'un travail comparatif qui situe le génocide en apex des crimes de masse et le judéocide, en génocide paradigmatique. Revendiquer une spécificité à la Shoah ne s'inscrit nullement dans une démarche ou prétention à faire du *malheur juif* le summum de la souffrance humaine et/ou faire bénéficier *les Juifs* d'un capital moral et/ou d'un bien symbolique, destiné à les placer au premier rang des victimes. Si, d'un côté, notre *terrible 20^e siècle*, selon l'expression d'Albert Camus, a bien connu d'autres tragédies et génocides que la Shoah (première partie), celle-ci n'en reste pas sans précédent, et ce, compte tenu d'éléments objectifs, que nous allons développer en notre seconde partie.

II. La Shoah comme génocide

1. Le génocide et ses particularités

La Shoah s'apparente de fait à trois autres événements inouïs, extraordinaires, hors-norme du 20^e siècle à savoir les massacres systématiques des Herero en 1904, des Arméniens en 1915-1916 et des Tutsis du Rwanda en 1994. Seuls ces trois autres événements peuvent être qualifiés de génocides, au même titre que la Shoah.

S'il ne saurait y avoir de hiérarchie dans la souffrance (toutes les souffrances se valent), des degrés existent dans la criminalité, même dans celle qualifiée de masse. Toute fâcheuse qu'elle puisse paraître, l'idée de hiérarchisation des violences extrêmes n'a rien de scandaleux ou d'immoral en soi : de même que le droit pénal ne met pas sur même plan un *homicide involontaire par coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner* (crime) et un *homicide volontaire* (meurtre), un *homicide non prémédité* et un *homicide prémédité* (assassinat), il est logique que ces distinctions s'appliquent aussi dans le droit international. Chaque crime a ses logiques, mobiles, circonstances, tantôt aggravantes (pédophilie), tantôt atténuantes (démence) qui le différencie de ses voisins. Des différences existent entre les crimes; d'où l'importance du travail de conceptualisation. L'idée de crime de génocide se fonde sur une distinction qui oppose le « crime motivé » (politique) au « crime immotivé » (racial) (Bruneteau, 2004, 11). Aucun motif politique ne préside aux persécutions.

Tout comme dans le cas du *crime contre l'humanité*, l'on est assassiné pour ce que l'on *est* (crime de 'naissance'³ et/ou délit d'appartenance) et non pour ce qu'on a fait (crime politique). L'on ne saurait toutefois mettre sur un même plan un crime contre l'humanité (pogrom) et un génocide. Constitué d'une multiplicité d'actions visant à détruire les bases du groupe en tant que groupe, le génocide est au pogrom, ce que l'assassinat est au meurtre. *Crime contre l'humanité* dans sa forme la plus extrême, le génocide s'en différencie de par son côté systématique. Tandis que celui-ci vise des membres de la population ciblée, celui-là tend à la destruction, en tout ou en partie (entendez en sa partie substantielle) du groupe ciblé. Le génocide se distingue encore du *crime contre l'humanité* par le caractère communautaire ('racial', ethnique ou religieux) du groupe persécuté. Le génocide est le refus du droit à l'existence d'un groupe humain de même que l'homicide est le refus du droit à l'existence d'un individu. C'est la simple appartenance théorique au groupe visé qui détermine le destin individuel du persécuté, et ce, quand bien même ce groupe « en tant que tel » n'est qu'une construction fantasmagorique des persécuteurs. Les persécutions de type socioculturel (Kurdistan, Tibet), économique (esclavage), politiques (trotskistes, antifascistes) et/ou sociologiques (possédants, paysans, religieux) en sont donc exclues. Pour les persécutions les concernant, il s'agira d'utiliser d'autres concepts tels que *politicide*, *ethnocide*, voire *démocide* qui entrent par ailleurs dans la catégorie juridique des 'crimes contre l'humanité'. Le génocide s'inscrit dans un contexte précis de la haine raciale dont il est, en quelque sorte, l'aboutissement ultime et tragique. Ce n'est pas raison que les nazis ont utilisé l'expression solution finale : il signe, en effet, la disparition définitive de l'objet maudit, détesté, haï.

Le génocide constitue, ainsi, un crime de masse de type nouveau, non pas tant de par sa violence intrinsèque ou les souffrances qu'il engendre, mais de par son projet radical : l'éradication définitive d'une minorité, désormais jugée inutile ou nuisible. Ainsi, tout en s'inscrivant dans la violence 'traditionnelle' antisémite, la Shoah se distingue des violences passées par la radicalité de son projet. C'est ainsi que les massacres systématiques qui débutèrent en 1941 prirent les Juifs totalement au dépourvu; d'où la réponse erronée des élites juives qui (souvent) collaboreront, malgré elles, à leur propre destruction. Ils en avaient été de même des Arméniens en 1915, et ce, malgré un lourd passé

³ Permettez-moi cet horrible néologisme.

de violences génocidaires (200.000 morts en 1896). Il en fut de même au Rwanda en 1994, la radicalité du projet génocidaire hutu prit les Tutsi par surprise. Nulle échappatoire ne fut possible comme cela avait le cas en 1959. Cette fois-ci, les églises allaient se transformer en centres de mise à mort, et non plus de sanctuaires comme lors des massacres précédents.

Qu'est-ce qu'un génocide, sinon la décision sans appel, de faire disparaître de son territoire, voire de l'humanité entière (Shoah), l'ensemble des membres d'une minorité désormais perçue en terme de menace pour l'identité nationale ! Cela signifie-t-il que toute extermination d'un groupe humain soit considérée comme un génocide ? *« C'est qu'historiquement -et la définition juridique le reconnaît implicitement- toute extermination de populations civiles n'est pas un génocide »,* explique l'historien belge Maxime Steinberg. *« Si la dérive du mot lui donne de sens extensif dans l'usage courant, son étymologie dit autre chose. Et en ce sens premier et effectivement très précis, le terme est des plus adéquats pour dire la chose historique. Comme l'homicide dans le cas d'une personne, le génocide indique clairement qu'on se trouve confronté à l'assassinat d'un peuple, voire d'une « race » puisqu'elle existe effectivement dans le fantasme idéologique des tueurs. Il n'importe pas à l'historien que le père du mot, en le concevant, n'envisage ce massacre direct qu'à titre exceptionnel et qu'en conséquence, il ne lui donne pas forcément le sens d'une liquidation immédiate. Raphaël Lemkin, élaborant le concept en 1944 aux Etats-Unis, ignore encore ce que les archives nazies vont révéler d'un génocide exemplaire. Elles indiquent, en effet, que ses auteurs –au sens criminel du mot- lui donnent ouvertement, pour reprendre la formule de Himmler en 1943, le sens effectif de l'extermination du peuple juif »⁴.*

Le 6 octobre 1943, à Posen (Poznan), devant un parterre de Gruppenführers SS le Reichsführer Henrich Himmler précise le fond de sa pensée et explique « admirablement » ce que signifie le génocide :

*« À ce sujet et dans ce cercle extrêmement réduit, je me permettrai d'aborder une question qui vous semble peut-être aller de soi, camarades, mais qui a été la question la plus difficile à résoudre de toute ma vie : la question juive. (...) La phrase « les Juifs doivent être exterminés » comporte peu de mots, elle est vite dite, messieurs. Mais ce qu'elle nécessite de la part de celui qui la met en pratique, c'est ce qu'il y a de plus dur et de plus difficile au monde. [...] Je vous demande avec insistance d'écouter simplement ce que je dis ici en petit comité et de ne jamais en parler. La question suivante nous a été posée : "Que fait-on des femmes et des enfants ?" - Je me suis décidé et j'ai là aussi trouvé une solution évidente. Je ne me sentais en effet pas le droit d'exterminer les hommes - c'est-à-dire, donc, de les tuer ou de les faire tuer - et de laisser grandir les enfants qui se vengeraient sur nos enfants et nos descendants. Il a fallu prendre la grave décision de faire disparaître ce peuple de la terre. Pour l'organisation qui dut accomplir cette tâche, ce fut la chose la plus dure que nous ayons eue jusqu'à présent. **Cela a été accompli.** [...] Nous aurons réglé la question juive dans les pays que nous occupons d'ici à la fin de l'année. [...] » J'en ai fini avec la question juive. Vous êtes maintenant au courant, et vous garderez tout cela pour vous. Bien plus tard, on pourra peut-être se poser la question de savoir s'il faut en dire plus au peuple allemand. Je crois qu'il a mieux valu que nous - nous tous prenions cela sur nos épaules pour notre peuple, que nous prenions la responsabilité (la responsabilité d'un acte et non d'une idée) et que nous emportions notre secret avec nous dans la tombe » (d'après l'original en allemand, Smith et Peterson, 1974, 167-169).*

C'est ce qui conduit l'historien Maxime Steinberg à distinguer l'approche du criminel Himmler de celle de Raphaël Lemkin, le juriste ayant forgé le concept de génocide : *« Himmler et ses hommes ne conçoivent pas ce génocide, à la manière de Lemkin, comme la mise en œuvre d'un plan*

⁴ Maxime Steinberg, *« Le génocide au 20^e siècle. L'Histoire ou l'imbroglie juridique »,* in *Un pays occupé et ses Juifs*, Quorum, Bruxelles, 1998, p.216.

coordonné et méthodique visant à détruire les fondations de la vie des groupes nationaux, dans le dessein d'annihiler les groupes eux-mêmes. Les SS -et Himmler en tire gloire- « savent ce que signifie la vue de cent cadavres, de mille cadavres ». Ces tueurs de la SS et de la police ne sont pas les exécutants d'une politique de génocide. Ils ne mettent pas en œuvre, à l'encontre des Juifs, des mesures qui d'une manière ou d'une autre, aboutiront à leur extermination. Une telle politique de persécution meurtrière est certes concevable. Un juriste comme Hans Frank, compagnon de première heure de Hitler, n'envisage rien d'autre en guise de génocide quand, gouverneur général de la Pologne, il expose devant ses secrétaires d'Etat sa détermination « d'exterminer les Juifs [...] partout où il y en aura la possibilité, et ceci pour maintenir l'édifice du Reich, dans son ensemble ». Mais dans ce discours du 16 décembre 1941, il s'aperçoit, navré, que le génocide des Juifs de son ressort territorial -plus de 2 millions de personnes- excède les possibilités de son administration : « Nous ne pouvons pas fusiller ni empoisonner ces [...] millions de Juifs », avoue-t-il, penaud »⁵. Mais les mesures que mettent en œuvre les services administratifs de l'Etat nazi peuvent néanmoins faire périr des centaines de milliers de Juifs « Ainsi, dans Varsovie, l'administration d'Hans Frank fait, avec les mesures de sa « politique d'extermination », mourir 83.000 Juifs de 1939 à 1942. Statistiquement, un taux de mortalité aussi énorme -environ 20% de la population enfermée dans le ghetto- condamne les Juifs de Varsovie à disparaître de mort lente à plus ou moins longue échéance », souligne Maxime Steinberg.⁶

« Mais les Juifs du ghetto de Varsovie n'ont pas disparu dans cette sorte de génocide rampant. Les SS de Himmler ne leur en ont pas laissé le temps », précise Maxime Steinberg. C'est ici que le rôle essentiel de la SS intervient dans l'accomplissement du génocide et de sa singularité : « En marge de l'Etat et du Parti nazi, la SS dispose, d'autres moyens que des mesures administratives et réglementaires, pour accomplir ses tâches spéciales –extralégales- selon la volonté de Hitler. Cette SS est tout à fait apte à « fusiller et empoisonner » les millions de Juifs du génocide. Dans le cas du ghetto de Varsovie, dès lors que tombe la décision de Himmler d'englober les Juifs du ghetto dans le génocide en cours, il ne faut pas deux mois à ses SS pour en faire disparaître quatre fois plus autant que l'administration nazie en a fait périr en deux ans ! ». Et d'ajouter : « Du 22 juillet au 12 septembre 1942, l'organisation de Himmler, en déporte à une soixantaine de kilomètres pas moins de 310.000 que, dès leur arrivée à Treblinka, le SS Sonderkommando, le commando spécial de la SS et de la police établi sur place, asphyxie aussitôt au monoxyde de carbone dans les chambres à gaz aménagées à cette fin. Ce commando spécial pourvu de moyens adéquats n'a d'autre fonction que d'assassiner à la chaîne les centaines de milliers de Juifs qui lui parviennent de Varsovie à l'Ouest ou de Bialystok, à l'Est »⁷.

Le 22 novembre 1992, le vice-président du MRND⁸ pour la préfecture de Gisenyi, Léon Mugesera, s'inscrivait exactement dans la même logique himmlerienne. Dans son appel, cet idéologue de la solution finale exhorta son auditoire à massacrer tous les Tutsi Inyenzi (cafard) sans autre forme de procès, « par voyage express via la rivière Nyabarongo ».

« [...] Je disais dernièrement à un membre du PL (un Tutsi du nouveau parti libéral, ndlr), que la faute que nous avons faite en 1959 -c'est que j'étais enfant-, c'est que nous vous avons laissé sortir sains et saufs. Et puis je lui ai demandé s'il n'a pas entendu la récente histoire des Falashas qui sont rentrés chez eux en Israël partant d'Ethiopie. Il me répondit

⁵ Maxime Steinberg, *op. cit.*, p.217.

⁶ Maxime Steinberg, *ibid.*, p.217.

⁷ Maxime Steinberg, *ibid.*, p.217.

⁸ En 1978, le Président HABYARIMANA introduit une nouvelle constitution et décrète le Mouvement Républicain National pour la Démocratie et le Développement (M.N.R.D.), parti unique dont tout Rwandais est membre dès la naissance.

qu'il n'en savait rien. Et moi de repartir : "Tu dois être sourd et illettré, moi je t'apprends que votre pays, c'est l'Ethiopie, et que nous allons vous expédier sous peu chez vous via le Nyabarongo en voyage express". Voilà. Je vous répète donc que nous devons vite nous mettre à l'ouvrage » (Kotek, 2009, 289).

Dans le cadre d'un génocide aucune échappatoire possible, aucune conversion envisageable : « *En 1959 et en 1972, ils tuaient les hommes, mais pas souvent les femmes ni les enfants. En 1959, j'avais déjà fui. Ils brûlaient les maisons, mais n'ont pas tué autant qu'il y a quatre ans [lors du génocide d'avril 1994]. Cette fois-ci, en 1994, c'était complètement différent. Ils tuaient même les enfants et les vieillards. Ils tuaient tous les Tutsi. J'ai eu de la chance : quand ils sont arrivés, on s'est d'abord réfugiés dans l'église. Ils sont venus nous y chercher, alors nous nous sommes éparpillés dans la nature et perdus de vue les uns et les autres. (...). Dix-huit personnes de ma famille sont mortes ici... Mon mari et tous mes enfants, sauf la grande. Je ne sais pas où ils sont enterrés » (témoignage de Languide, 87 ans, Quéméner et Bouvet, 1999).*

Pour viser au remodelage de l'Humanité, les génocides ont tous eu pour premières cibles les femmes et, plus encore, les enfants ; cibles premières de tous les génocidaires. Aucun enfant de moins de 13 ans ne survécut à l'enfer des centres d'extermination, *contre* quelque 2,5% des hommes et femmes 'ordinaires'. Tandis que les Nazis assassinèrent plus d'un 1,5 million d'enfants juifs, les Serbes, en dépit de leur décision d'en finir avec toute présence musulmane en Bosnie, épargnèrent à Srebrenica les femmes et les enfants.

Le temps du génocide n'est pas celui de la guerre, même civile. Il est celui de l'urgence criminelle, de l'extrême rapidité. Une fois la décision prise, les massacres s'enchaînent implacablement les uns aux autres. Sans la moindre entrave. Un génocide est simple à mettre en œuvre pour ne consister qu'en l'assassinat systématique de civils désarmés, qui plus est, par des unités armées spécialement formés à cet effet. On songe à l'Organisation Spéciale jeune-turque, à la SS aux milices *Interahamwe*. Ainsi, par une arithmétique aussi absurde (car aux premiers jours de la décision, les exécutions quotidiennes se comptent par dizaines de milliers) qu'éclairante, on arrive, dans le cas du génocide des Tutsi à 10.000 assassinats/jour pendant 100 jours ; dans le cas de la Shoah, à 5.000 morts/jour, et ce, pendant près de 4 ans. La temporalité des quatre génocides du 20^e siècle est bien celui du temps court, pour les victimes s'entend. Il ne fut pas question de laisser aux victimes le temps de mourir de mort lente. Au camp de concentration pour les ennemis politiques du Reich répond pour les déportés juifs raciaux, le Centre de mise à mort immédiate, simple terminus ferroviaire, usine à fabrication de cadavres. La mort est affaire de planification : tandis qu'en Pologne démarre, le 13 juillet 1942, à Josefow, les massacres du 101^{ème} bataillon de police de Hambourg, s'organise à Paris, les 16 et 17 juillet 1942, la rafle du Vel d'Hiv, qui ne précède que de cinq jours (22 juillet) le début de la liquidation du ghetto de Varsovie vers le centre d'extermination de Treblinka.

Dernière caractéristique propre aux quatre peuples génocidés du 20^{ème} siècle : leur solitude intrinsèque. Leur destruction totale se justifia par l'absence de terre refuge : les Herero, les Tutsi et les Arméniens n'avaient nulle autre terre que la leur, et ce, au contraire, par exemple, des Grecs d'Asie Mineure qui, bien qu'également inscrits dans cette terre depuis des millénaires, purent être expulsés vers leur soi-disant mère patrie, la Grèce. Au génocide des Assyro-chaldéens et des Arméniens répond ainsi l'épuration ethnique des Grecs de Turquie. On se souviendra aussi de l'impossibilité pour les Juifs de rejoindre la Palestine pour cause tout à la fois du refus arabe et de l'antisionisme radical des nazis, preuve s'il en était de leur haine obsessionnelle à l'égard des Juifs. Ceux-ci étaient bien désormais interdits de Terre.

Un génocide constitue bien la solution radicale des politiques d'homogénéisation ethnique issues de la modernité. Il est surtout d'une *rentabilité* sans commune mesure avec tous les autres crimes contre l'humanité pour régler une fois pour toutes les soi-disant problèmes de cohabitation majorité-minorité.

- L'Empire ottoman comptait 1,5 million d'Arméniens en 1915, contre 60.000 en Turquie aujourd'hui.
- Les Hereros constituaient 40% de la population namibienne en 1904 contre 7% aujourd'hui.
- 80% des Tutsi de l'intérieur ont péri.
- L'Europe comptait 11 millions de Juifs en 1939 contre moins de 2 millions aujourd'hui.

Cette radicalité génocidaire explique l'usage en français, dans le cas du judéocide, du vocable hébreu de *Shoah*, avec majuscule, en lieu et place de celui d'holocauste. La Shoah dans la Bible désigne non pas une simple catastrophe, mais la Catastrophe, après laquelle rien ne saurait plus être comme avant, pour être aux conséquences irréversibles. Dans un contexte génocidaire, tout droit au retour est illusoire, car ce droit devrait s'appliquer à des disparus. Les enfants morts ne reviendront jamais sur les lieux de leurs ancêtres, sinon peut-être sous forme de cauchemar.

2. Comparaison avec les crimes soviétiques

Hors les trois autres génocides du siècle dernier (herero, arménien, tutsi⁹), aucun parallèle ne semble possible, et ce, comme en témoigne la réalité d'une extermination aussi immédiate que sans appel, des ravins d'Ukraine aux six centres d'extermination (Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka, Majdanek et Birkenau). Si les camps soviétiques (Vorkouta, Magadan, etc.) peuvent se comparer aux camps nazis (Mauthausen, Dora), car l'on y meurt tout autant, sinon davantage, les centres de mises à mort nazis n'ont pas d'équivalents soviétiques. Techniquement parlant, ces six centres ne sauraient être qualifiés de camps, fut-ce d'extermination. A tout bien penser Magadan et Mauthausen sont *de fait* des camps de la mort. Les nazis eux-mêmes ne les désignaient pas sous l'appellation de « camps de concentration »; ils parlaient plutôt de « commandos spéciaux » (*Sonderkommando* de la police et des SS ou SK). Etablissement sans *Ka-tzeknik*¹⁰ ou *zek*, ce sont des lieux de mise à mort immédiate, des camps bien sûr, avec leurs baraquements pour les SS et les quelques dizaines, voire centaines de détenus juifs retenus pour l'intendance de la mort. Mais ce ne sont pas des camps pour les déportés juifs. La plupart des déportés juifs, sinon tous, n'y sont pas enfermés et ils n'y sont pas immatriculés. Du train ou du camion, ils passent, sitôt arrivés à la chambre ou au camion à gaz. Ce qu'un usage abusif persiste à qualifier de camp d'extermination n'est qu'un simple terminus ferroviaire, équipé pour faire disparaître les arrivants juifs. A Treblinka, où il n'était pas rare qu'en un seul jour soient convoyés 9.000 Juifs, rien n'était prévu pour les abriter, moins encore pour les nourrir ne serait-ce que 24 heures¹¹.

L'existence de ces *Sonderkommando* démontre l'inanité des tentatives allemandes, d'un Ernst Nolte en particulier, de banaliser le système des Konzentrationslager nazis (KZ) du fait de l'antériorité du système concentrationnaire soviétique. L'affirmation que « *le Goulag a précédé Auschwitz* » n'est pas fausse; elle n'en est pas moins vide de sens et sans objet pour au moins deux raisons

⁹ Après les Juifs, les Tziganes sont en proportion les victimes les plus nombreuses du nazisme. A l'Est, ils ont été le plus souvent entraînés dans les massacres du judéocide, les tueurs ne faisant pas la différence. Ces tueries, voire ces gazages, n'ont pas eu le caractère systématique et généralisé qui distingue le génocide. Ainsi, dans le cas des Tziganes déportés à Auschwitz-Birkenau, la plupart meurent des suites de leur internement au camp des familles.

¹⁰ Terme juif désignant les internés en KZ. (voir A & H Edelheit, op. cit., page 268.)

¹¹ *L'impossible oublié, la déportation dans les camps nazis*, FNDIRP, Paris, 1997, page 45.

fondamentales. D'abord, la Shoah *stricto sensu*, ne ressortit pas au système concentrationnaire nazi (l'extermination s'accomplit en dehors des Konzentrationslager nazis, dans les fosses des *Einsatzgruppen*, puis dans les six *Sonderkommando*), ensuite, du fait même que le Goulag n'a pas produit d'équivalent des centres de mise à mort immédiate nazis.¹² Il faut donc absolument éviter les confusions abusives. Tous les crimes ne se valent pas. Si toute guerre vise à l'élimination de l'adversaire, seule une guerre de type « racial » ou « biologique » peut aboutir à une politique d'extermination totale. On peut et on doit parler de génocide dans le cas des Hereros, des Arméniens, des Juifs et des Tutsi, dans la mesure où tout a été fait pour supprimer ces quatre peuples « de trop sur terre ». Tous les membres du groupe visé (hommes, femmes, vieillards, enfants, surtout, les enfants) ont été traqués, rassemblés et éliminés, systématiquement, indistinctement et totalement. Dans ces quatre cas, il n'a jamais été question de dressage, de rééducation ou de mise en esclavage ou au pas, mais seulement d'éradication totale. Il ne doit rester aucun survivant. Seules comptent dans ces cas de figure la volonté et la détermination des bourreaux. En 1994, près d'un million de Tutsi sont exterminés en moins de 100 jours, soit dix mille victimes par jour. Ils sont en général massacrés là où ils se trouvent¹³. Si le génocide ne consent aucune exemption individuelle, condamnant tout en peuple, toute une ethnie en bloc, il en va autrement des autres crimes contre l'humanité.

3. La question du rachat

La différence entre un crime qui vise une race et celui qui vise une classe tient à ce que nul ne peut échapper à sa race (pour les nazis, le Juif étant marqué par ses « gènes » ; même les convertis au catholicisme sont gazés), tandis que changer de classe reste en théorie toujours possible. De nombreux officiers de l'armée tsariste, des scientifiques d'origine aristocratique ou bourgeoise (Kapitza, le père de l'arsenal nucléaire soviétique) et même des paysans « riches » ont pu sauver leur peau en servant le nouvel Etat soviétique. L'aversion des bolcheviks pour la Pologne et pour la noblesse en général, n'a pas empêché le Conseil des commissaires du peuple (*Sovnarkom*) de confier la *Tchéka*, puis le *Gépéou* à Félix Dzerjinski, rien moins qu'un membre de la petite... noblesse polonaise. Aussi faut-il se garder de recourir, selon nous, aux termes d'« holocauste rouge » ou de génocide « de classe », et ce, même, lorsqu'il s'agit d'évoquer l'épisode tragique de la Grande famine de 1932-33, dont on sait aujourd'hui qu'elle a été parfaitement orchestrée par Staline. Toute meurtrière et surtout criminelle qu'elle fut (cinq millions de morts, dont au moins quatre millions d'Ukrainiens), cette famine organisée n'a eu pas pour objectif de supprimer jusqu'aux derniers les paysans d'Ukraine, mais bien de leur briser l'échine. En cela, la Grande famine est bien l'épisode le plus tragique de la victoire de la minorité rouge (bolcheviks) sur le peuple russe, pris ici au sens large, formé en majorité de paysans (Verts)¹⁴. La violence fut, ici, un moyen (terroriser pour assurer la soviétisation/collectivisation) et non une fin (exterminer pour exterminer). Lorsqu'il le jugea bon, Staline arrêta l'hécatombe. Abattus, brisés... rééduqués (qui ne le seraient à moins) les Ukrainiens se plièrent au diktat soviétique. C'est la raison pour laquelle, l'Ukraine est toujours peuplée d'Ukrainiens (et fort heureusement), mais que les Juifs y sont désormais quantité négligeable. Ce simple constat permet de comprendre notre propos : un génocide ne s'arrête qu'une fois accompli ou... stoppé de l'extérieur : le génocide des Tutsi ne s'interrompt que par la fuite des génocidaires hutu devant la rébellion victorieuse. Reste que si l'on ne peut parler de génocide des Ukrainiens en tant que tel, les moyens utilisés par Staline furent comparables aux persécutions nazies antisémites d'avant la mise en œuvre du génocide (1941-1942).

¹² Voir Furet-Nolte, *Fascisme et communisme*, Commentaire/Plon, Paris, 1998.

¹³ Sauf exception comme au stade de Kamarapaka à Kamembe où les militaires venaient chaque jour avec des listes, puis au hasard, prélever un certain nombre de Tutsi parmi les milliers parqués, qu'ils allaient ensuite exécuter à l'extérieur. Citons encore le stade de Gatwaro à Kibuyé où périrent près de 8.000 Tutsi. Michel Bührer, *Rwanda, mémoire d'un génocide*, le Cherche midi – Unesco, Paris, 1996, page 68.

¹⁴ Soulignons que les brigades de choc chargées d'imposer et de vérifier l'application de la collectivisation étaient plus que largement composées de jeunes communistes ukrainiens.

Comment ne pas comparer les centaines de milliers d'enfants morts de faim, ici, dans les ghettos d'Europe de l'Est, là, dans les villages ukrainiens ? Dans les deux cas, il faut parler de crime de masse ou, suivant la terminologie du Tribunal de Nuremberg, de crime contre l'humanité. S'il ne saurait être question de parler d'holocauste rouge, pour autant, force est donc d'admettre que la terreur concentrationnaire soviétique n'a pas besoin d'être minimisée pour souligner la singularité de la Shoah. Génocide excepté, la terreur soviétique s'apparente à la terreur nazie.

III. La Shoah comme génocide sans précédent

Ce qui distingue, le génocide des Juifs des trois autres génocides, c'est le caractère totalement idéologique, principiel, gratuit du crime, bref l'absence de mobile, rationnel s'entend. Au-delà du délire obsidional dont ils sont l'objet, les Juifs allemands sont totalement innocents des crimes dont on les accuse. Ils ne constituent, ni ne menacent de constituer, un Etat dans l'Etat. Leur aspiration est simple : l'intégration, sinon l'assimilation pure et simple dans le corps de la nation. Partout où ils ont obtenu l'égalité des droits, les Juifs européens d'avant la Shoah se revendiquent des Etats dont ils sont citoyens. Nombre d'entre eux se sont *dénationalisés*, troquant leur majuscule de Juif en simple minuscule pour être désormais juifs de religion et non plus de nation. La masse des israélites engagés durant la Première Guerre mondiale témoigne du profond patriotisme des Européens de confession israélite. Des citoyens juifs de toutes nationalités -allemands, français, autrichiens, italiens, belges, bulgares et britanniques- se sont affrontés sur tous les fronts, quelquefois non sans fanatisme. Les Juifs se revendiquant du sionisme sont, en Europe occidentale, encore minoritaires, et de toutes les manières, les sionistes, excepté pour les Ottomans, ne constituaient pas la moindre menace nationale pour exiger le retour des Juifs en *Eretz Israël*, un territoire bien éloigné de l'Europe. Pourtant, ce furent ces Juifs qui furent considérés comme la menace ultime posée à l'Humanité. Comme l'écrit Yehouda Bauer, « *aucun génocide ne fut basé aussi complètement sur des mythes, des hallucinations, sur une idéologie abstraite non pragmatique* » (Bauer, cité par Bruneteau, 2004, 143); d'où la centralité de la variable idéologique, à savoir de la question de l'antisémitisme.

1. Au cœur du mystère : l'antisémitisme

La Shoah est bien l'aboutissement du long processus d'exclusion des Juifs de la Cité chrétienne. L'antijudaïsme chrétien est nécessaire, mais non suffisant, pour comprendre Auschwitz. C'est pourquoi pour comprendre la Shoah, il est indispensable de convoquer l'antisémitisme plutôt que le racisme... L'antisémitisme n'est pas une variante du racisme. Racisme et antisémitisme doivent être distingués. Le premier se nourrit de la xénophobie, du mépris et de la haine, qui aboutit à la mise à l'écart, à la ségrégation et au meurtre. Le second se construit autour d'une vision du monde paranoïaque, démonologique, qui fait du Juif l'explication du malheur du monde, l'agent du mal sur la terre, le vecteur d'un complot planétaire (Bensoussan, 1999).

Le 3 juillet 1920, Hitler adressait à un officier allemand un courrier, à en tête du NSDAP, des plus explicites :

« Le Juif en tant que ferment de décomposition (selon Mommsen) n'est pas à envisager comme individu particulier bon ou méchant, [il est] la cause absolue de l'effondrement intérieur de toutes les races, dans lesquelles il pénètre en tant que parasite. Son action est déterminée par sa race. Autant je ne peux faire reproche à un bacille de tuberculose, à cause d'une action qui, pour les hommes signifie la destruction, mais pour lui la vie, autant suis-je cependant obligé et justifié, en vue de mon existence personnelle, de mener le combat contre la tuberculose par l'extermination de ses agents. Le Juif devient et devint au travers des milliers d'années en son action une tuberculose de race des peuples. Le combattre signifie l'éliminer » (Jäckel et Kuhn, cité par Miedzianagora et Jofer, 1994, 14).

La « découverte » autour de quoi s'organise ce délire est des plus curieux : le peuple juif est à la base des trois doctrines postulant la dangereuse idée de l'égalité fondamentale du genre humain : le christianisme (avec le Juif Paul); la Révolution française (avec le complot judéo-maçonnique), le bolchevisme (avec le Juif Marx). Le danger est d'autant plus grand qu'ils ont encore la maîtrise, ici, du capitalisme américain, là, du bolchevisme soviétique qui ne sont contradictoires qu'en apparence, puisqu'ils sont juifs. Dès lors, il ne saurait y avoir d'autre solution que leur élimination totale du sol

européen. Le 16 septembre 1919, Hitler écrivait :

« L'antisémitisme fondé sur des motifs purement sentimentaux trouvera son expression ultime sous forme de pogroms. L'antisémitisme selon la raison doit, lui, conduire au combat législatif contre les privilèges des Juifs et à l'élimination de ces privilèges... Son but ultime [celui de l'antisémitisme] doit, immuablement, être l'élimination des Juifs en général » (Jäckel et Kuhn, cité par Miedzianagora et Jofer, 1994, 13).

Certes, s'il n'est pas encore question de leur extermination physique, la décision de se débarrasser du principe juif n'en est pas moins présente dès 1919. Aux yeux d'Hitler, les Juifs ne forment pas une race à part, mais plutôt une antirace (*gegenrasse*) de type parasitaire qu'il s'agit d'éliminer avant qu'elle ne contamine définitivement le monde.

Si, dans le schéma nazi, les Noirs et les Slaves constituent encore des hommes, certes de 'race' inférieure, les Juifs, eux, sont rabaissés à l'état de sous-humanité parasitaire. Cette approche bactériologique ne doit pas être confondue avec l'approche purement raciale, sous peine de ne rien comprendre à la spécificité de l'antisémitisme hitlérien, lequel, marque ainsi une rupture définitive avec toute la tradition judéophobe qui lui est antérieure - même s'il est clair qu'il puise aussi aux sources de l'antisémitisme d'inspiration chrétienne et moderne. Aux termes de l'antisémitisme biologique des nazis, chaque Juif constitue un danger, y compris les vieux, les malades, les femmes, les enfants et les nouveau-nés. Un microbe est un microbe. *Les Protocoles des Sages de Sion*, fondement de l'antisémitisme moderne, dont l'authenticité ne fait pour Hitler aucun doute, témoignent de l'urgence à éliminer ce peuple non seulement de l'Allemagne, mais encore de la surface de la Terre. Hors de cette éradication, point de salut. La Shoah est ainsi le seul génocide à vocation rédemptrice et universelle. L'antisémitisme nazi est rédempteur pour prédire la Paix du monde par l'élimination définitive du fait juif. Seul le Juif, en effet, se devait d'être définitivement éliminé. Quant au Slave, cet équivalent européen du « nègre », il pouvait espérer survivre pour autant qu'il serve ses maîtres aryens. Tout inférieurs qu'ils étaient, ils n'en conservaient pas moins une certaine utilité économique et pouvaient même être éventuellement recyclés racialement. Les « experts » nazis ont beaucoup réfléchi et beaucoup écrit sur ce qu'il fallait faire d'eux, notamment en des temps de guerre où le ravitaillement posait problème. On connaît la déclaration de Goering au comte Ciano le 25 novembre 1941, comme quoi « 20 à 30 millions de personnes mourront de faim en Russie ». La note du Dr. Erhard Wetzel, qui dirigeait la Section raciale du ministère pour les territoires occupés de l'Est, datée du 27 avril 1942, relative au sort des Polonais était claire à cet égard. Tandis que l'extermination des Juifs est présentée comme allant de soi, il note :

« Il va de soi qu'on ne peut résoudre le problème polonais en ce sens qu'on liquide les Polonais comme les Juifs. Une telle solution du problème polonais marquerait le peuple allemand jusque dans un avenir lointain et nous enlèverait de toutes parts la sympathie, d'autant plus que les autres peuples environnants devraient compter sur l'éventualité d'un semblable traitement à un moment donné » (Billig, 1949, 28).

En mars 1943, le Dr Friedrich Gollert, assistant personnel du gouverneur du district de Varsovie, rédige un mémorandum décrivant les « solutions » envisageables pour les 15 millions de Polonais du Gouvernement Général (une partie de la Pologne occupée, destinée dans la géographie nazie à être incorporée au « Grand Reich »). Plusieurs solutions sont proposées. Une des solutions est radicale :

« [Elle] consisterait à exterminer [auszumerzen] ces 15 millions par des mesures radicales [...] comme cela s'est avéré nécessaire, par exemple, pour la Juiverie. Mais éliminer [zu beseitigen] sans autre forme de procès un peuple étranger de 15 millions de personnes de cette manière est indigne d'un peuple civilisé » (Aly et Heim, 1991, 430).

Si le raciste rêve de dominer des sous-hommes, l'antisémite, de son côté, aspire à un monde sans Juifs¹⁵. Leur extermination physique s'imposa vraisemblablement à l'automne 1941, comme une évidence. Le 2 novembre 1941, Goebbels notait dans son journal :

« [Les Juifs sont les] poux de l'humanité civilisée. Il faut les exterminer d'une manière ou d'une autre, sans quoi ils ne cesseraient jamais de jouer leur rôle pesant et martyrisant » (Kershaw, 2000, 676).

Les deux discours de Himmler à Posen des 4 et 6 octobre 1943 illustrent la radicalité de l'extermination des Juifs :

« Je me réfère à présent à l'évacuation des Juifs, à l'extermination du peuple juif. C'est une des choses qu'il est aisé d'exprimer : "Le peuple juif est en train d'être exterminé", déclare chaque membre du Parti ! Effectivement, c'est une partie de nos plans, l'élimination des juifs, l'extermination, nous l'accomplissons... Peuh ! Une bricole ! Et puis ils viennent, 80 millions de braves Allemands, et chacun a son « bon » Juif. »

« Evidemment, les autres, ce sont des porcs, mais celui-là, c'est un Juif de première qualité. Pas un d'eux n'a vu [les cadavres], pas un n'était sur place. La plupart d'entre vous savent ce que c'est que de voir un monceau de cent cadavres, ou de cinq cents, ou de mille. Etre passés par là, et en même temps, sous réserve des exceptions dues à la faiblesse humaine, être restés corrects, voilà ce qui nous a endurcis. C'est là une page de gloire de notre histoire, une page non écrite et qui ne sera jamais écrite. » (4 octobre 1943).

« Je vous demande avec insistance d'écouter simplement ce que je dis ici en petit comité et de ne jamais en parler. La question suivante nous a été posée : « Que fait-on des femmes et des enfants ? » - Je me suis décidé et j'ai là aussi trouvé une solution évidente. Je ne me sentais en effet pas le droit d'exterminer les hommes - dites, si vous voulez, de les tuer, ou de les faire tuer - et de laisser grandir les enfants qui se vengeraient sur nos enfants et nos descendants. Il a fallu prendre la grave décision de faire disparaître ce peuple de la terre. » (6 octobre 1943)¹⁶

Joseph Goebbels qui avait assisté à la conférence d'Himmler aux *Gauleiter* du 6 octobre, écrivait dans son journal à la date du 9 octobre 1943 :

« Il [Himmler] (...) propose la solution la plus dure et la plus extrême : exterminer les Juifs radicalement. C'est assurément une solution logique même si elle est brutale. Nous devons prendre sur nous de résoudre complètement ce problème à notre époque. Les générations ultérieures ne traiteront certainement pas ce problème avec l'ardeur et le courage qui sont les nôtres » (Goebbels, 1995, 72, cité par Friendländer, 2008, 670).

2. Un génocide purement idéologique

La singularité de la Shoah tient au fait que l'extermination des Juifs ne servit aucun autre dessein que de satisfaire une haine perverse, pathologique, voire paranoïaque du Juif, définitivement exclu du monde humain.

¹⁵ La Seconde Guerre mondiale est, pour reprendre Vladimir Grigorieff, un *jeu* à trois qui met face à face des sur-hommes (les pseudo-Aryens), des sous-hommes (les autres 'races'), destinés à servir les maîtres et des anti-hommes (gegenrasse), destinés à disparaître, les Juifs et eux seuls.

¹⁶ Discours du Reichsführer-SS Himmler devant des officiers supérieurs SS à Poznan les 4 et 6 octobre 1943 [Trials of War Criminals Before the Nuernberg Military Tribunals - Washington, U.S Govt. Print. Off., 1949-1953, Vol. XIII, p. 323; et Himmler, Reichsführer-SS, P. Padfield, Henry Holt and Co, NY, 1990, p. 469]

Comme l'écrit Elisabeth Roudinesco :

« Ce que visait la solution finale c'était la destruction non seulement de l'origine même du juif, circonscrit généalogiquement – ancêtres, grands-parents, parents, enfants, enfants à naître, juifs déjà morts et enterrés- mais aussi du juif générique, hors de tout territoire, avec sa langue, sa culture, sa religion : extermination verticale depuis le premier parent, extermination horizontale depuis la dispersion (diaspora). Et dans le genos juif, devenu paradigme de la mauvaise race, était inclus tout ce qui n'était pas le genos aryen » (Roudinesco, 2010, 172-173)¹⁷.

A Auschwitz, l'homme ne tua pas son semblable pour des raisons simplement humaines, mais pour éradiquer l'homme lui-même et avec lui le concept d'humanité. La Shoah, c'est le projet insensé de guérir l'humanité par l'éradication définitive du mal du monde, croyance désormais partagée du sommet à la base du régime. Plusieurs années de propagande nazie avaient porté leur fruit. Ainsi au sein de la Wehrmacht, l'image des Juifs collait le plus souvent à celle que l'antisémitisme hitlérien souhaitait véhiculer, dont les conséquences logiques étaient faciles à comprendre et à exprimer. Le caporal W. H du bataillon 46 de l'Etat-major pouvait écrire à des proches le 21 mai 1941, un mois avant l'invasion de l'URSS :

« Tandis que j'étais encore à table pour le dîner, on s'est mis à parler de la question juive dans le Gouvernement Général et dans le monde. [...] tous furent finalement d'accord pour dire que les Juifs devaient disparaître de la surface de la Terre. [...] Il faudrait que les Juifs disparaissent, soient tous éliminés; le monde aurait alors bientôt une autre allure » (Manoschek, 2007, 25).

Début octobre 1941 eurent lieu des exécutions de masse de Juifs à Moghilev. Le secrétaire de police Walter Mattner, originaire de Vienne, y participa et le 5 octobre 1941, dans une lettre à sa femme, il écrit :

« J'ai donc participé à la grande mort en masse d'avant-hier. Pour les premiers véhicules [apportant les victimes], mes mains ont un peu tremblé quand j'ai tiré, mais on s'habitue à ça. À la dixième voiture, je visais calmement et je tirais de façon sûre sur les femmes, les enfants et les nourrissons nombreux. En pensant que j'avais aussi deux nourrissons à la maison, avec lesquels ces hordes feraient la même chose, sinon dix fois pire. La mort que nous leur avons donnée était belle et courte comparée [aux] souffrances infernales des milliers et des milliers [de personnes] dans les geôles de la GPU. Les nourrissons volaient en grands arcs de cercle et nous les faisons déjà éclater en vol avant qu'ils ne tombent dans la fosse et l'eau. En finir seulement avec ces brutes, qui ont jeté toute l'Europe dans la guerre et qui, aujourd'hui encore attendent en Amérique [...]. Le mot d'Hitler est en train de devenir vrai, celui qu'il a dit une fois avant le début de la guerre : si la juiverie croit pouvoir ourdir une nouvelle fois une guerre, alors la juiverie ne gagnera pas, mais ce sera au contraire la fin de la juiverie en Europe. [...] Ouah ! Diable ! Je n'avais encore jamais vu autant de sang, d'ordure, de corne et de chair. Je peux maintenant comprendre l'expression 'ivresse de sang'. M[oghilev] est maintenant moins peuplée d'un nombre de trois zéros. Je me réjouis vraiment déjà, et beaucoup disent ici que quand nous rentrerons chez nous, ce sera le tour de nos Juifs à nous. Mais bon, je ne dois pas t'en dire plus. C'est assez jusqu'à je rentre à la maison » (Brayard, 2004, 575-576).

¹⁷ Les nazis visaient ainsi à se substituer au peuple élu. Le nazisme, écrivait Pierre Vidal-Naquet, en 1987, est une *perversia imitatio*, « une imitation perverse de l'image du peuple juif : il fallait rompre avec Abraham donc aussi avec Jésus et se chercher chez les Aryens un nouveau lignage ».

Avec la Shoah, le nazisme inaugure l'âge de la politique « antibiotique ». Le 22 février 1942, Hitler confiait à un cercle de proches :

« Le Juif sera identifié ! Nous devons livrer la même bataille que Pasteur et Koch. D'innombrables maladies trouvent leur origine dans un seul bacille : le Juif ! Le Japon les aurait aussi attrapés s'il était resté plus longtemps ouvert aux Juifs. Nous irons bien quand nous aurons éliminé les Juifs » (Jochmann, 1980, cité par phdn.org).

Cette volonté d'en finir avec le (principe) juif explique que la Shoah soit le seul des génocides à ne pas se limiter à une zone géographique circonscrite. Les nazis entendent éliminer les Juifs de l'Humanité entière. La liste, ci-dessous, extraite du protocole de la conférence de Wannsee témoigne de la volonté d'éradiquer, dans un premier temps, les Juifs de tout le continent européen, y compris les pays neutres, amis ou non encore occupés, telles la Suède, la Turquie et la Grande-Bretagne (voir Tableau 1).

Tableau 1

Bulgarie	48.000
Angleterre	330.000
Finlande	2.200
Irlande	4.000
Italie (Sardaigne comprise)	58.000
Albanie	200
Portugal	3.000
Suède	8.000
Suisse	18.000
Espagne	6.000
Turquie (partie européenne)	55.000

Les nazis n'ignorèrent pas dans leurs statistiques les Juifs d'Afrique du Nord (les services de la SS identifièrent à tort quelques 700.000 Juifs, hors de la zone occupée), de même que les Juifs de Palestine et ce, d'autant plus que leur extermination rencontrait la demande du grand Mufti de Jérusalem, Haj Amin >El Husseini, alors hôte personnel d'Hitler à Berlin. Les propos d'Hitler lors de sa rencontre avec le Mufti, le 28 novembre 1941, en témoignent :

« Dès que cette percée (au Caucase Sud) sera faite, le Führer annoncera personnellement au monde arabe que l'heure de la libération a sonné. Après quoi, le seul objectif de l'Allemagne restant dans la région se limitera à l'extermination des Juifs vivant sous la protection britannique dans les pays arabes » (Fleming, 1988, 142-143; voir aussi Cüppers et Mallmann, 2009).

La Shoah fut ainsi le seul génocide à vocation mondiale, où les victimes furent rassemblées des quatre coins de l'Europe pour être conduites vers ses assassins, dans des lieux de massacre spécialement conçus à ce seul effet et dont le centre de mise à mort d'Auschwitz-Birkenau constitua

le plus noir symbole. Les Tziganes vivant à l'extérieur du Reich furent soumis à une politique moins cohérente et au final moins meurtrière que les Juifs. En URSS, trois des quatre *Einsatzgruppen* ne s'en prirent pas aux Tziganes ; le quatrième, qui opérait en Crimée, liquidait les nomades et épargnait les populations sédentarisées depuis plus de deux ans. En Pologne Himmler écarta, en août 1942 les sédentaires de la déportation. Bien qu'internés par le régime Vichy, aucun Tzigane ne fut déporté vers l'Allemagne, hors ceux du Nord de la France, alors rattaché à la Belgique (Zimmerman, 1996). En revanche, en ce qui concerne les Juifs, les nazis veillèrent à n'oublier personne, des 17 Juifs du Nord de la Norvège au seul Juif de l'île grecque de Cos. Le moins qu'on puisse dire est que cette poignée de Juifs ne constituait pas la moindre menace pour l'Allemagne, pas plus militaire que sécuritaire ou encore alimentaire. L'aveu incrédule, arraché lors de son procès, d'un des plus grands criminels nazis, Erich von dem Bach-Zelewski, constitue ici une pièce essentielle du drame :

« C'est alors que le désastre survint... Je suis le seul témoin encore en vie, mais je dois dire la vérité. Contrairement à l'opinion des nationaux-socialistes selon laquelle les Juifs formaient un groupe hautement organisé, la réalité terrifiante était qu'ils n'avaient aucune organisation, de quelque type que ce fut. La masse du peuple juif fut totalement prise au dépourvu. Ils ne savaient absolument pas quoi faire ; ils n'avaient aucune directive ni mot d'ordre leur indiquant comment ils devaient agir. C'est le plus grand mensonge de l'antisémitisme, parce qu'il contredit l'affirmation selon laquelle les Juifs conspirent pour dominer le monde et qu'ils sont terriblement organisés. En réalité, ils n'avaient pas d'organisation du tout, même pas un service de renseignements. S'il avait existé une organisation d'un type ou d'un autre, ces gens auraient pu être des millions à être sauvés ; au lieu de quoi ils furent pris complètement au dépourvu. Jamais jusque-là un peuple n'était allé au désastre dans une ignorance aussi totale. Il n'y avait eu aucune préparation. Absolument rien. Non qu'ils eussent été, comme le disent les antisémites, amis des Soviétiques. C'est là le malentendu le plus effroyable de tous. Les Juifs de l'Ancienne Pologne, qui n'ont jamais eu de sympathies communistes, avaient, dans toute la région à partir du Bug et allant vers l'Est, plus peur du bolchevisme que des nazis. C'était de la démence. Ils auraient pu être sauvés. ¹⁸ »

L'innocence des Juifs fut totale.

3. Génocide irrationnel et gratuit vs génocide pragmatique et rétributif

Cette idée d'*innocence* juive pourrait, de prime abord, paraître des plus choquantes : toute victime civile, et a fortiori dans les cas des *crimes contre l'humanité*, étant innocente par définition. Certes, si l'on comprend l'idée « l'innocence » dans sa signification bien comprise de « non-coupable », moins si l'on prend en compte son acception première, celle de « non-dangereuse » de « non-nuisible ». L'étymologie d'« innocence » est, en effet, rattachée à la racine indo-européenne de *Nok-*, *Nek-* qui se traduit par « causer la mort de quelqu'un » et qui a donné « noyer » puis « nocif » et « nuisible ». L'in-nocent (« in » privatif) est donc, la personne « non-nuisible », nuisible au sens de « causer la mort ». Il y a donc cette notion de nuisibilité dans l'acception première de « *nocence* ». Or, que dire sinon que les Hébreux, les Arméniens et les Tutsi furent, du point de vue de leurs bourreaux, objectivement dangereux, nuisibles et nocifs et ce, de par leur simple présence sur un territoire désormais convoité. Dans ces trois cas, le génocide peut être qualifié tout à la fois de pragmatique et de *rétributif*, pour couper court définitivement à la menace obsidionale. Les Arméniens avaient beau avoir été les sujets les plus fidèles de la Sublime Porte, dans le contexte du traumatisme de la perte des Balkans, ils ne pouvaient que susciter la peur des jeunes nationalistes

¹⁸ Eric Von Zelewski, chef de la lutte contre les partisans et chef suprême des SS et de la Police de Russie centrale à Léo Alexander (Hilberg, 1988, 889). En 1942, il fut hospitalisé pour raisons physiques, et non psychologiques, conséquences de son zèle dans la destruction des Juifs bélarusses. Il reprendra son poste en juillet 1942 sans manifester aucun changement dans sa cruauté quotidienne.

turcs. Ecœurés par les pogromes dont ils étaient l'objet depuis que l'Empire était entré en décadence, une minorité d'Arméniens ne s'était-elle pas engagée, ici, dans des mouvements révolutionnaires, là, dans les rangs de l'armée russe ? Les Hutu, parés de leur identité victimaire, n'étaient-ils pas en passe de perdre la guerre qui les opposait au FPR, une armée de libération majoritairement Tutsi. Les fermiers allemands ne convoitaient-ils les riches terres des Hereros ?

Hors la Shoah, écrit Yves Ternon,

« [...] une menace réelle existe à un moment donné : un groupe national pourrait acquérir une indépendance : un groupe social préserver ses avantages; un groupe perçu comme racial assurer sa suprématie. Que le clivage soit ancien ou non, qu'il soit vécu comme un combat national ou politique, une lutte de classes ou de races, il existe réellement. Cette histoire fait référence à des guerres, à des soulèvements, à des massacres » (Ternon, 2001, 49).

Dans le cas arménien, le génocide fut ainsi tout à la fois pragmatique et rétributif au sens où, en l'espace de deux années, les Jeunes-Turcs, profitant du Premier conflit mondial, réussirent à liquider, à tout jamais, la soi-disant *menace arménienne*. Des massacres systématiques permirent ainsi à effacer définitivement un enracinement trimillénaire. Faute d'Arméniens, il n'y a plus aujourd'hui de 'question arménienne', sinon d'ordre mémoriel.

Dans le cas des Juifs, on le sait, la situation est différente. Les Juifs n'occupaient pas un espace convoité, comme dans le cas des Arméniens ou des Herero. Où était le territoire des Juifs ? La Shoah ne fut pas une guerre de conquête, du sol ou des richesses. Contrairement à l'idée reçue, les Juifs ne contrôlaient pas plus l'économie européenne qu'allemande. A part le conglomérat AEG (Rathenau), aucune des grandes industries allemandes n'était détenue par des Juifs. Les Juifs appartenaient d'abord à la classe moyenne, aux professions libérales.

Si la question démographique posée par les Juifs polonais a pu précipiter la décision d'extermination de 1941 (non content de constituer près de 12% de la population polonaise, ils avaient été réduits au dénuement le plus extrême), cette question n'a pu entrer en ligne de compte dans le cas de la judaïcité allemande ; les Allemands de confession juive constituant moins d'1% de la population totale. Non content d'être dispersés de par l'Allemagne et l'Europe, ils n'aspiraient qu'à l'intégration. La République de Weimar fut celle des Juifs, de leurs illusions, de leur imaginaire symbiose avec une Allemagne malheureusement rétive à leur rêve d'intégration. Certains retiendront qu'un 1/3 des prix Nobel allemands était alors d'origine juive, d'origine, car, souvent issus de mariages mixtes et/ou déjà largement déjudaïsés.

D'aucuns avancent encore le processus industriel et bureaucratique pour différencier la Shoah des autres génocides. Le phénomène nouveau explique Omer Bartov, consista en l'effort à produire des cadavres avec les mêmes méthodes que les marchandises (Bartov, 1996). C'est vrai que les six centres de mises à mort immédiates sont sans équivalent dans l'histoire de l'humanité. Mais bien davantage que la technique (*la Shoah par balle* et ses deux millions de morts n'en fut pas moins efficace que la Shoah par le gaz), c'est enfin la qualité du peuple bourreau qui ajoute au caractère exceptionnel de la Shoah. Outre d'être l'héritière de Beethoven, de Lessing et de Goethe, l'Allemagne de Weimar était sans conteste possible l'un des centres majeurs, sinon le cœur, de la culture scientifique et intellectuelle occidentale. La physique, la psychologie, la science politique, la philosophie, la technique se pensaient alors en allemand, pas encore en américain. Bref, si les Arméniens, les Hereros, les esclaves, en général, furent tués par besoin (économique, spatial, politique), les Juifs furent assassinés par principe, sans considération de leur utilité, pourtant évidente. On oublie trop souvent qu'en dehors de quelques rares pays d'Europe occidentale, dont précisément l'Allemagne, mais pas la Belgique, la majorité des Juifs exerçaient des métiers manuels : tailleurs, fourreurs, cordonniers et maroquiniers, professions essentielles, à bien y penser,

à l'effort de guerre allemand. Cela n'empêcha nullement les nazis d'exterminer, en 1944, le ghetto de Lodz qui fournissait pourtant 9% des besoins de la Wehrmacht en uniforme. Pour reprendre l'expression de Hannah Arendt, le génocide des Juifs fut totalement irrationnel, non utilitaire.

IV. Conclusion

Poser la singularité de la Shoah n'est pas le résultat d'une quelconque élection dans le malheur, c'est seulement le résultat d'une spécificité située à mille lieues d'une sournoise volonté de hiérarchiser les victimes. La Shoah constitue un génocide sans précédent, paradigmatique et absolu.

« Si la notion d'humanité a été brisée à Auschwitz, et non la seule identité ni la seule existence juive, c'est aussi le peuple juif, et non un autre, qui fut assassiné là. C'est pourquoi il faut aussi enseigner la dérélition juive [...] » (Bensoussan, 1999, 145).

La Shoah fut bien l'aboutissement de « *la plus longue haine* » (R. Wistrich). Nulle autre raison, en effet, à l'extermination systématique des Juifs que la haine absurde, irraisonnée, fantasmatique, mais bien réelle du Juif. Celle-ci apparaît bel et bien comme un crime purement idéologique et totalement gratuit pour ne répondre à aucune logique guerrière, territoriale, économique, utilitaire ou encore rétributive. Comment oublier que la destruction des Juifs d'Europe signifia pour l'Allemagne la perte du magistère intellectuel et scientifique qu'elle détint jusqu'en 1933.

V. Bibliographie

- Bruneteau Bernard, *Le siècle des génocides*, Paris, Armand Colin, 2004, 253 p.
- Smith Bradley F., Peterson Agnes F., *Heinrich Himmler Geheimreden 1933 bis 1945 und andere Ansprachen*, Propylaen Verlag, 1974, 319 p.
- Kotek Joël, « Les leçons du Rwanda. Un Casque bleu peut-il se muer en témoin moral ? » *Revue d'Histoire de la Shoah, Rwanda, quinze ans après - Penser et écrire l'histoire du génocide des Tutsi*, janvier-juin 2009, n° 90, pp. 115 à 137.
- Quéméner Jean-Louis et Bouvet Eric, *Femmes du Rwanda*, Catleya Editions, Paris, 1999, 116 p.
- Bauer Yehouda, *Rethinking the Holocaust*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2001, 352
- Bensoussan Georges, *Auschwitz en héritage*, Paris, Les Milles et une nuits, Paris, 1999, 205 p.
- Miedzianagora Georges et Jofer Gabrielle, *Objectif extermination*, Paris, Frison Roche, 1994, 135 p.
- Billig Joseph, *L'Allemagne et le génocide*, Paris, Éditions du Centre, Paris, 1949, 110 p..
- Aly Götz et Heim Susanne Heim, *Vordenker der Vernichtung, Auschwitz und die deutschen Pläne für eine neue europäische Ordnung*, Hamburg, Hoffman und Campe, Hamburg, 1991, 539 p.
- Kershaw Ian, *Hitler. 1936-1945, Némésis*, Flammarion, 2000, 1632 p.
- Friedländer Saul, *Les Années d'Extermination*, Editions du Seuil, 2008, 1028 p.
- Roudinesco Elisabeth, *Retour sur la question juive*, Albin Michel, Paris, 2010, 320 p.
- Steinberg Maxime, *Un pays occupé et ses Juifs*, Quorum, Bruxelles, 1998, 314 p.
- Vidal-Naquet Pierre, *Les assassins de la mémoire. « Un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, La Découverte, 1987, 231 p.